

RÉPONDRE À UNE QUESTION ESSENTIELLE¹

Charles Melman

Didier de Brouwer :

Je vais être assez simple, je vais vous dire que ces journées ont été très riches et je suis très surpris de l'accueil qui est fait à la proposition que nous avons faite de travailler sur cette question du rite. Je pense que ce n'est pas seulement parce qu'il y a quelque chose de religieux qui plane autour de la question, qui serait plus ou moins mystificateur... Ça répond je crois à une vraie question qui est dans la société aujourd'hui, qui me paraît tout à fait essentielle, je pense que chacun peut la mesurer ne fût-ce que quand il est confronté au deuil, je crois que c'est quelque chose que nous vivons tous et que ça nous touche profondément sur comment est-ce que nous allons faire quelque chose qui soit au-delà de la subjectivité et qui nous donne le sentiment de participer à une collectivité et à une prise en compte du passage de vivant au défunt. Ce qui me semble être la définition minimale de ce qu'est la ritualité, c'est la question de ce passage. Monsieur Melman, vous insistiez tout à l'heure sur la question du mariage, je ne l'oublie pas : je crois que la question du mariage est tout à fait essentielle aussi dans... en tout cas je l'ai appris par la ritualité dans la société chinoise. Et évidem-

1. Retranscription de la conférence de Charles Melman lors de la journée Rites et rituels, organisée à Bruxelles par l'Ephep et l'Afb

ment, la naissance comme il était dit ce matin. Ce que je retiens c'est les modes différents de venir interroger ce lieu autre, au fond. Comment on vient interroger ce lieu autre et qu'est-ce qu'on vient y lire. C'est là, comme si c'était toujours écrit mais qu'on n'en connaissait pas vraiment la nature mais ça doit être écrit quelque part et on en recherche les linéaments d'écriture. Comme si c'était ça l'enjeu même de la ritualité.

Charles Melman :

Je me permettrais d'abord, si vous le voulez bien, de vous dire quel plaisir j'ai pris à la lecture de l'argument qui annonce ces journées qui m'a d'emblée intéressé et ensuite le plaisir que j'ai pris aux communications et la qualité de ceux qui sont intervenus ici, que vous avez convoqués. Ceci avec l'idée que sur cette question du rituel, dont je pourrais vous faire remarquer d'emblée cette remarque négative : dans le milieu analytique, peut-être sommes-nous singulièrement privés de rituels et ce n'est peut-être pas sans effet, sans conséquence. Il faudra peut-être après tout que nous inventions ce qui seraient des rituels propres à notre discipline. Pour aller à ce qui me paraît le vif du sujet ; les grands rituels que nous connaissons dans notre culture sont évidemment ceux de la naissance, ceux de la mort et entre les deux, le troisième qui n'est sans doute pas quelconque, celui du mariage. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer que ce sont tous, bien sûr, des rituels de passage. À le dire ainsi, à rappeler quelles sont les grandes circonstances qui, chez nous, éveillent encore la production de rituels, rend sensible, je pense, le fait que l'instance qui est convoquée à l'occasion de chacun de ces rituels, qui est invitée aussi bien présent au baptême qu'à l'autel que lors des derniers sacrements, cet invité, nous le connaissons. Je n'irais pas forcément dans cette idée qu'il manque de sens, j'aurais peut-être tendance à dire au contraire que son sens est plein dans la mesure où il s'agit de cette instance que grâce aux rituels nous convoquons, nous invitons à notre table. Selon les vœux de chacun, il peut s'appeler Dieu, le Père, voire, s'il est parfaitement laïc, le phallus. Mais en tout cas, c'est bien de cette instance autre, fondamentale, si j'ose ainsi m'exprimer, essentielle, ... C'est cette instance-là qui se trouve convoquée par cette opération qui peut chaque fois paraître bizarre à celui qui ne relève pas de la culture considérée. Mais enfin, il comprend bien quand même que c'est ce dont il s'agit au fond, que ce soit en Asie, en Afrique ou en Océanie ou avec les Inuits, c'est bien ce dont il est question. Et non seulement de le

présentifier, de l'inviter, de faire qu'il soit avec nous mais cela grâce à cette opération qui consiste à associer des formulations, du chant, une chorégraphie et un récit.

Je vous le présente ainsi parce que je crois que chaque fois ces quatre éléments sont indissociables, présents dans tout rituel, et cela a l'avantage de nous évoquer que finalement un rituel, c'est un peu un opéra. Eh oui, ça a ceci, des formulations, du chant, une chorégraphie soigneusement réglée, il ne faut pas tricher, il ne faut pas faire là de lapsus, et puis un récit. Le récit vient illustrer que, effectivement, puisqu'il s'agit souvent d'un rituel de passage, il s'agit par le récit, comme pour tout récit d'ailleurs, de donner du sens à la faille, aujourd'hui avec Lacan et en se servant de sa topologie, on dira le trou. D'où ça vient pour nous, d'où ça nous commande ? Puisque faire une psychanalyse, si possible quand ça vient à son terme, on est en mesure d'appréhender ceci qu'à partir d'un trou, un trou évidemment qui va se trouver insonorisé et riche d'un certain nombre de restes linguistiques, c'est à partir d'un trou que nous nous trouvons commandés.

C'est vraiment une absurdité, un arbitraire qui peut paraître insupportable, mais en tout cas, il est sûrement regrettable que ceux qui ont pour charge, je dirais citoyenne, de nous commander, malgré leurs élaborations savantes, semblent ignorer le fait que c'est à partir d'un trou que nous sommes commandés et que notre vœu, à l'occasion en particulier du rituel, c'est que se présente dans ce trou cette instance qui nous est essentielle et dont nous allons imaginer à l'occasion du rituel que non seulement elle est là avec nous, mais que nous, nous sommes entièrement en elle, c'est-à-dire que nous proférons les paroles, exécutons les gestes, les chants qui sont les siens même. Autrement dit, que nous réalisons cette opération, c'est bien le cas de le dire, magique qui ferait qu'enfin nous serions au lieu même et avec l'instance même d'où ça commande et l'instance qui nous commande. Que nous serions enfin parfaitement réunis à elle puisque nous ne ferions qu'exécuter, nous serions les purs acteurs, les purs exécutants. Ce qu'elle nous commande, je vous ferais remarquer que l'un de nos problèmes qu'a très bien souligné Madame Frédérique Ildefonse, c'est celui de notre rapport du corps à ce qui justement nous commande, puisqu'il est le plus souvent souhaitable qu'entre ce qui nous commande et le corps, s'insère cet espace où gîte la liberté du sujet, c'est-à-dire sa faculté de choix, savoir s'il va exécuter les commandements qui viennent de l'Autre ou bien s'il va en délibérer et puis les adopter ou les rejeter. C'est ce qu'on appelle la responsabilité du sujet, sa liberté.

À suivre ce que nous disait excellemment Madame Frédérique Ildefonse, on voyait bien comment, au fond, le rituel, c'est être soulagé de la liberté, enfin. On en a marre de devoir toujours décider, faire des choix, savoir si on est dans le vrai ou si on ne se trompe pas, si c'est exactement ce qu'il faudrait faire, si c'est bien ce qu'on attend de nous, si on va être content de nous, si on va être content de nous-même... quel labeur ! Alors qu'il est clair que dans le rituel, non seulement nous voilà enfin affranchis dans cette montée sur cette scène d'opéra, collective en plus, nous ne sommes pas là tout seul, nous partageons ce bonheur avec ceux avec qui nous partageons notre vie.

Voilà, nous savons que nous sommes parfaitement en lui, avec lui et que donc, nous accomplissons ce moment où avant d'être relâchés, renvoyés à ce qui est notre liberté, ce moment, nous pouvons présumer être dans un accord parfaitement accompli avec l'autre. Car, – et c'est là que cette affaire de rituel prend une tournure beaucoup plus générale – il est remarquable que la dépendance à l'endroit du langage soit la même quelle que soit la culture et quelle que soit la langue positive, puisque ce rituel est présent dans toutes les cultures et qu'il témoigne dans toutes les cultures de la même exigence. Le pouvoir, à des moments privilégiés, en particulier au moment des passages, que ce soit du jour à la nuit, ou les passages des saisons, ou de l'adolescence à l'âge adulte, tout ce que vous voudrez... de pouvoir témoigner qu'on a su accomplir le langage de l'Autre dans une motricité je dirais parfaitement soumise, et sans rechigner ni discuter, de telle sorte que je me permettrais de dire à Monsieur Outpakine que l'on peut se demander si l'importance du rituel dans les sociétés sans écriture ne viendrait pas précisément du fait que ce serait le mode d'écriture.

Le mode d'écriture bizarrement on viendrait peut-être à l'autre extrémité, le retrouver, si j'ai bien écouté Didier de Brouwer, dans l'écriture chinoise et on aurait le sentiment que la ritualisation est dans l'écriture elle-même, autrement dit que l'union du corps et du signifiant, cette union parfaite, (vous vous rendez compte, quel rêve !) est accomplie dans l'écriture chinoise elle-même.

J'aurais envie d'ajouter, pour ceux d'entre nous qui suivraient l'enseignement de Lacan, que si une écriture est à la fois idéographique et phonétique, elle accomplit ce qui est le vœu occidental je dirais à jamais impossible, qui est l'union parfaite du concept, c'est-à-dire le 1 avec l'objet *a* puisque c'est le même objet, et qui peut aussi bien être interprété comme 1, comme concept donc, que comme pur phonème, c'est-à-dire objet *a*.

Et peut-être faut-il voir dans la magie de cette écriture ce qui rend compte d'une ritualisation aussi impressionnante de la vie quotidienne chez ces peuples. J'ai le souvenir toujours ému d'un collègue japonais, qui malheureusement n'est plus de ce monde, garçon excellent que j'ai eu le plaisir de fréquenter un certain nombre de fois, je peux dire que je n'ai jamais su qui il était. Je n'ai jamais su qui il était tout simplement parce qu'il était de la politesse que sa culture exige, c'est-à-dire qu'il était toujours dans les relations avec autrui, dans les manifestations d'un rituel, qui faisaient qu'il aurait sans doute été une obscénité que de vouloir parler au nom de ce qui serait une singularité subjective. Il n'y a évidemment que l'Homme occidental pour situer son authenticité, puisque le terme authenticité a été très bien évoqué également par Madame Ildefonse, en évoquant le fait qu'il y aurait une certaine inauthenticité dans l'exécution du rituel si j'ai bien suivi, et cela alors que cette même proposition pourrait se renverser et dire qu'on n'est jamais aussi authentique que dans cette abolition de soi-même, qui consiste à être entièrement l'Autre, à être entièrement cette instance dans l'Autre. Avec cette remarque, qui m'est venue bien évidemment en vous écoutant : si au fond le rituel – je vais le dire sous une forme provocante – c'est l'amour du despote, il ne faut pas se faire d'illusion, je sais bien que nous prêchons sans cesse la démocratie, la liberté, etc...

On ne va pas dire que nos hommes politiques suscitent de l'amour, je ne vais pas oser vous demander que lève son bras celui qui me dira quel homme politique suscite chez lui de l'amour. En revanche, le despote – je vais vous dire encore une horreur que je ne suis pas fier de vous dire – mais il faut qu'il soit terrorisant pour l'aimer. C'est abominable. Oui, il faut que ce soit la terreur. Je ne veux pas évoquer de grands exemples collectifs qui sont encore tout proches et qui concernent des pays qui sont à l'Est, aussi bien de la France que de la Belgique à distance plus ou moins éloignée, mais encore aujourd'hui, parlez à ces gens, et vous verrez de la nostalgie. Moi je crois que, puisque nous étudions les rituels et la question de notre rapport au signifiant, un rapport qui à l'occasion du rituel nous rappelle qu'il est universel, que ce sont là des vérités, même si elles sont politiquement incorrectes certes, mais qu'il faut quand même garder à l'esprit ne serait-ce que eu égard à ce qui pourrait nous arriver.

Ce qui pourrait nous arriver parce que c'est déjà arrivé et que c'est comme ça que ça marche, parce que ce qu'il y a aussi dans ces rituels et contrairement à ce qu'il se passe dans ces régimes politiques mais que l'on trouve à l'évidence chez l'obsessionnel. Il n'y a pas de rituel plus explicite et plus

rigoureux que chez l'obsessionnel. J'en parlais la semaine dernière à Paris, moi je gardais à jamais le souvenir d'une fillette de 8 ans qui avait une névrose obsessionnelle absolument constituée et qui lui rendait l'existence difficile, non seulement par le temps qu'elle passait pour ne jamais être en défaut à l'école, que ce soit bien complet, qu'il n'y ait pas la moindre faille dans ce qui serait la mise en œuvre du savoir, mais ce qui était le soir les rituels de passage, c'est-à-dire du jour à la nuit, donc les rituels de l'endormissement, et qui lui prenaient un temps considérable. Une fillette de 8 ans...

Comment sommes-nous fabriqués pour ne pas avoir encore, je dirais dans ce qui est notre rapport au langage, suffisamment nettoyé tout ça pour que la névrose obsessionnelle ne soit pas cette espèce d'opération qui, à un certain moment, va s'avérer, nullement décidée par le choix du sujet, lui tombant dessus. Je veux dire, le sujet va se trouver coincé là-dedans sans savoir d'où ça vient. Pour cette fillette, c'était la mort d'un petit frère, je ne développe pas pourquoi évidemment, mais voilà, un petit frère qui meurt et elle se retrouve du jour au lendemain coincée dans sa prison.

Si le travail que nous faisons a un sens, pour le restituer encore une fois, il est bien dans la tentative de mettre à jour justement ces effets que nous subissons du langage. Or, ce que l'obsédé nous montre si bien, c'est que cette instance que je présentifie, cette instance morte, ancestrale, de la présentifier, je la profane, je la déplace de ce qui est son domicile sacré, je la produis dans ce qui est le champ profane des représentations, je la tue et chacun pourra remarquer que l'accomplissement des rituels ne soulage en rien de la culpabilité à l'endroit, on va dire pour abrégé, du père mort, puisque le rituel lui-même à l'occasion de sa célébration va là encore prendre le risque, en le présentifiant, de le tuer. C'est bien comme on le sait le dilemme de l'obsessionnel, c'est qu'il ne sait jamais ce qu'il doit faire, comment payer sa dette : doit-il faire ou doit-il s'en interdire, s'en empêcher... il sait que dans les deux cas, ça ne va pas. Une question qui a été... Marie-Christine Laznick... je vais faire cette brève excursion, cette très brève excursion concernant l'épilepsie, elle l'a évoqué tout à fait incidemment... Bien, il se trouve que j'ai eu des patients épileptiques en analyse et j'ai en mémoire l'un d'eux, journaliste à la radio, il avait ce qu'on appelle un petit mal épileptique, c'est-à-dire des absences. Donc, il arrivait que ça s'entende, il était là à interviewer, à parler et puis il se mettait à répéter la même phrase, la même phrase, la même phrase, la même phrase, ce qui évidemment lui posait quelque problème. Un très brave garçon et je me permets de dire à

ma gloire qu'il exerce toujours, il est toujours sur les ondes et c'est terminé. Avouez que quand on analyse et qu'on s'occupe d'un truc comme ça et qu'on constate qu'il est possible que ça s'efface et qu'on n'en parle plus, on s'interroge puisqu'on ne se prend pas nécessairement pour un sorcier. Eh bien ce qui m'est apparu, je vous dis ça pour ce que ça vaut, vérifiez dans votre propre pratique, c'est que l'épilepsie apparaît lorsque dans son adresse à autrui le sujet se trouve en désaccord avec son Autre, qu'il y a là une rupture. Il n'y a pas de rituel commun avec l'autre. Il y a un Autre et puis il y a lui, ce qu'il peut vouloir dire à son contemporain de sa place de sujet. Et sa place de sujet ne trouve pas de localisation dans l'Autre, de lieu d'où sa parole pourrait s'exercer et qu'à ce moment-là se produise ce curieux phénomène qui est celui d'une motricité convulsive, c'est-à-dire d'une espèce d'énergie qui ne peut plus s'écouler par le biais de la parole et qui se traduit par cette motricité de crise et qui se termine par cette perte de... C'est en tout cas ce qu'ont pu m'apprendre les quelques cas que j'ai pu être amené à traiter dans cette affection, qui a priori n'est pas une indication de la psychanalyse. Mais vous vous dites qu'après tout, puisque le gars la demande, pouvons-nous dire que nous savons tout ? Que nous savons au préalable ? Non, bien sûr. Nous apprenons chaque jour.

La question a été posée, je crois bien par vous Marc Estenne, quelle autorité autorise le rituel ? Si le rituel se réfère à une autorité, quelle est l'autorité qui... ? La réponse que je me permettrais de vous proposer, est que ce qui l'autorise, c'est le symbolique. Le symbolique en tant qu'il y a ce moment originel avant qu'il ne soit séparé du réel mais où la mise en place est opérée et où il y a encore cet instant où ils étaient en continuité avant cette séparation. Moment mythique, évidemment. Personne ne va dire que c'est un moment effectivement observable, mais le rituel fait comme s'il était possible de restituer ce qu'a été cet accord parfait et heureux, accompli du symbolique et du réel, c'est-à-dire le moment où non seulement la parole commandait les choses mais où on se retrouvait soi-même dans un ordre parfait et en accord avec l'Autre. Le dire tel que je vous le dis, c'est évidemment un rêve. Bien sûr que c'est un rêve.

Est-ce qu'un rituel sans signification, c'est-à-dire sans savoir à qui il est dédié, ça c'est une très jolie question que je vous poserai à propos de l'expérience suivante et qu'il vous arrive de pratiquer : un colloque est-ce un rituel ? Moi je dis oui, je dis oui parce que finalement d'un colloque, attend-on vraiment à chaque fois quelque chose ou n'y va-ton pas, le plus souvent,

un peu résigné ? En sachant qu'il faut le faire, quand même. Il faut y aller. Et puis on partage avec les autres le même rituel, c'est-à-dire on tient des propos qui doivent avoir un accord fondamental quelque part même si on ne s'est pas concerté, la même chorégraphie évidemment, la même musique, ... Tout ça colle. Quel est le dieu que l'on vient célébrer dans un colloque ? Je dirais que, s'il est vrai que le dieu que l'on vient célébrer dans un colloque... il avait un nom chez les Grecs et les Latins et il ne l'a plus chez nous, je dirais que chez les Grecs, il s'appelait Hermès et chez les Latins, Mercure. C'est le dieu qui fait que l'on peut parler ensemble, qu'il y a de la communication possible, qu'il y a du dialogue possible, qu'on peut s'écouter les uns les autres, ... On oublie qu'il faut un dieu pour ça. Il faut l'intégrisme pour comprendre que ce dieu peut être complètement aboli. On ne parle plus avec l'autre, on se contente d'être entièrement à la botte. Un dieu qui fait qu'on peut converser.

Voilà, parfois c'est formel, parfois c'est ennuyeux, parfois comme aujourd'hui c'est agréable, on apprend effectivement des choses mais on est toujours dans l'attente. C'est vrai, quand on quitte un colloque, on est resté un peu sur sa faim. On attend quoi ? On attend peut-être la réponse de ce qu'on engage dans un dialogue, c'est-à-dire la réponse de celui qui dans l'Autre viendrait confirmer la solidité de ce que vous avez avancé. C'est-à-dire qu'on attend dans l'Autre... le maître qui viendra assurer votre propre maîtrise. Et en même temps, on n'en veut pas, on n'en veut pas de celui-là parce que s'il vient après comme ça, il supprime justement ce qui est le dialogue. Il n'y a plus de dialogue à partir de ce moment-là. Il y en a un qui parle en maître. Ça existe chez les psychanalystes comme enseigne. Il y en a qui parlent en maître et les autres ils sont là à se dire « quand pourrai-je parler de façon aussi savante que lui, vivement que ça vienne ».

Donc on peut dire qu'assurément, un colloque aujourd'hui, c'est la célébration d'un dieu qui n'est pas assez, puisqu'on voit les manifestations de l'intégrisme, qui n'est pas assez reconnu comme tel. Il y en a un autre que nous célébrons et nous ne le nommons pas comme tel. Il y a des rituels, je dirais, dans les vies familiales évidemment. Ne serait-ce qu'entre générations. Et qui semblent autant, je dirais, de l'ordre de la dette. Sait-on dans ces cas-là, lorsque les enfants se sentent tenus de visiter régulièrement les parents et les parents se sentent tenus, bien que souvent ça les embête et le mot est faible, de recevoir leurs enfants, ... Bah oui, ils voudraient aller aux sports d'hivers comme tout le monde. Alors, quel est là, dans cet exercice, quel est le rituel qui pourtant est à l'œuvre ? Evidemment, nous n'avons

plus de dieu là, nous n'avons plus dans la famille un foyer qui est allumé qui célèbre le dieu de la famille. Et pourtant, nous le poursuivons ce dieu, sans le nommer, sans le savoir comme tel.

Avec à la clé, cette grande question quand même : pourquoi les différences de rituels, c'est-à-dire de célébrations de ce dieu ainsi personnalisé que ce soit au niveau familial ou collectif, pourquoi ces différences entraînent-elles des guerres ? Pourquoi le rituel de l'autre est-il insupportable ? Parce que si la référence en dernier ressort, comme ça a été très bien dit au cours de ces journées, est celle au Un, qui donc dans l'Autre, dans le réel, viendrait nous commander, ce Un il est à proprement parler anonyme. C'est celui auquel a rêvé la religion, la religion monothéiste. Elle a rêvé à ça, d'un Un anonyme qui malgré la diversité des langues soit disant voulues, soit disant entretenues, serait néanmoins le même pour tous. Et il y a à cet endroit-là une singulière... comment la qualifier ? Est-ce qu'on va dire une singulière erreur ? Une singulière erreur qui est que de lui donner un nom à ce Un insignifiant, va du même coup constituer l'Autre, dont je vous rappelle qu'il est la conséquence logique incontournable de Un. Il n'y a pas de Un sans, je dirais, l'espace réel qui, même si vous le qualifiez d'aleph etc, néanmoins se manifeste comme réel, c'est-à-dire, résiste à la symbolisation, de le qualifier comme étranger et donc comme une menace de celui que votre rituel célèbre.

Si jamais ce que je raconte tient debout, ce serait quand même extraordinaire de penser que des conflits aussi passionnés, passionnels, virulents, dramatiques et à l'intérieur même des grandes villes et y compris bien entendu, celles où nous sommes, que des conflits aussi dramatiques tournent autour de ceci, c'est-à-dire que chaque langue nomme le Un, ce qui en dernier ressort n'est que Un, que Freud isole comme trait unaire, *einziger Zug*, qu'il soit nommé dans la langue de chacun au lieu d'être reconnu comme le Un de tout le monde. Votre Un, qu'est-ce qui le différencie du mien ? Qu'est-ce qui différencie le Un auquel se réfère Monsieur Outpakine du mien ? C'est toujours un Un. Et cependant, quelles conséquences, quelle affaire dans laquelle nous sommes comme des égarés ?

Alors, quand on demande souvent, et moi-même aussi, après tout quel est l'intérêt de la psychanalyse, qu'est-ce que ça fait ? Je me dis qu'après tout, sur des questions comme celle-là qui ne sont pas tout à fait négligeables, il y a des choses à dire. C'est déjà ce que Freud avait commencé avec *Massenpsychologie und Ich-Analyse*.

Un dernier mot encore pour terminer. Si le rituel en dernier ressort est ce que j'essaie de raconter, c'est-à-dire la fête du symbolique, il faut avouer que le symbolique parmi nous, il ne tient que difficilement le coup. Le symbolique, vieille affaire, c'est vieux ça. Mais si néanmoins, le rituel est la fête du symbolique, ce qui a été l'une de mes surprises à la fréquentation de Lacan, c'est qu'il avait le respect du rituel. Et ce respect allait loin, ce n'était pas juste pour faire semblant. Lorsque par exemple, le 3 janvier il me reprochait de ne pas lui souhaiter la bonne année, avouez, c'est con quand même. A l'époque j'étais audacieux, intellectuellement très audacieux, je ne lui souhaitais pas la bonne année, vous voyez, c'est vraiment... Je trouvais ça... Quand on sait finalement ce qu'est la réalité des souhaits qu'on profère pour les autres, je me disais « ça va, basta ». Mais il était interrogatif, on était le 3 janvier. Mais pour lui, ça allait beaucoup plus au sérieux, et certains d'entre vous sont certainement au courant de cet épisode de sa vie privée qui consistait en ceci : il vivait avec une seconde épouse, une seconde femme, pas une seconde épouse, avec qui il avait un enfant et ils n'étaient pas mariés, ce qui était la source d'un malaise et d'un embarras qui n'était pas seulement le sien, qui n'était pas seulement celui de cette femme et de l'enfant, qui ne portait donc pas son nom. Alors, il n'était pas marié pourquoi ? Il n'était pas marié parce que, certes le divorce civil avait été prononcé de son premier mariage mais pas le divorce religieux, donc religieusement, il était toujours marié et il ne pouvait pas se permettre de s'engager vis-à-vis de cette femme, qui était sienne, de cette enfant, qui était la sienne sans être libéré par l'Église de son mariage. Et certains d'entre vous connaissent sûrement les textes et les détails puisque on a une correspondance très intéressante et importante pour nous qu'il a adressée à ce moment-là à son frère bénédictin pour lui demander d'intervenir afin qu'il soit libéré de ses vœux par l'Église et que donc il soit autorisé ainsi à se remarier. Et la question comme vous le voyez, qui est la manière dont Lacan, pour sa propre vie estimait que le rituel, que la propriété de l'ordre symbolique, qu'on ne pouvait pas blaguer avec ça, que ça avait sa place, que ça avait son importance et y compris dans ce monde émancipé qui est le nôtre. Ça se marque dans son parcours à propos d'autres circonstances que je ne vais pas du tout évoquer mais c'est, je crois, pour nous, puisque grâce à vous nous nous sommes intéressés aujourd'hui à la question du rituel et de son importance, je crois que c'est un point qui, à cet égard, mérite d'être relevé chez celui qui a sans doute été le plus en pointe, le plus avancé sur ces diverses questions.

Voilà, je vous remercie pour votre attention. Habituellement quand je m'arrête, *Ite, missa est*, donc les oies s'égaillent mais peut-être pouvons-nous déroger au rituel, si vous le voulez. Peut-être quelqu'un a-t-il une question à poser ?

Question :

Marie-Christine Laznik :

« Deux remarques, une d'ordre pratique et une... Dans la transe, pour aller dans votre sens, celui qui entre en transe est dit être le cheval de la divinité qui le commande, la divinité propre aux sessions, il accepte peut-être son cheval et en tant que ça, il est guidé, donc la danse qu'il exécute, c'est mené par le cheval. Quand quelqu'un s'adresse à lui, ce n'est pas à lui mais à la divinité qui en a pris possession. En quoi il me semble que c'est quand même mieux que d'être passionné par le Führer ? C'est que c'est pris, dans tout ce dont on parlait, dans la mythologie qui y renvoie, dont on parlait ce matin, c'est-à-dire que la divinité en question en une divinité intermédiaire, qui a affaire à d'autres divinités qui aussi peut être appelée par les tambours et renvoyée. C'est-à-dire qu'elle n'est pas dans une position d'absolu, ce qui je trouve quand même, la névrose obsessionnelle, de ce point de vue-là, c'est moins confortable.

Par ailleurs je voulais aussi rappeler, puisque vous me l'avez demandé et que ça a peut-être un lien ici, que le 31 octobre, 1er novembre, à Fez, Monsieur Melman, Monsieur Faouzi Skali et quelques-uns d'entre nous, organisons un congrès de notre organisation qui s'appelle centre IDRIS (Centre International de Dialogue et de Recherche sur l'Identité Subjective et Sociale), congrès que nous faisons avec les soufis. Je trouve que ça apporte une certaine continuité de ce qu'on s'est dit ici, et on aimerait que, à l'américaine, vous écriviez « save the date » !

Charles Melman :

Merci d'avoir rappelé ce prochain rendez-vous sur justement la question de l'identité, les questions des divers et rituels et de leur tolérance réciproque parfaitement possible et nullement antagoniste. Et c'est effectivement dans la religion musulmane ce que le soufisme, dont l'un des représentants émi-